

LA MAISON
DE
JEANNE D'ARC,

ANECDOTE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. DE ROUGEMONT;

*Représenté, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre du Vaudeville, le 3 Octobre
1818.*

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 CENT.  
~~~~~

A P A R I S,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces
de Théâtre, Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-
à-vis la rue de Lancry.

~~~~~  
De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, n°. 9.

1818.

---

---

*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

M. LEBLANC, aubergiste.

M. *Edouard.*

GEORGETTE, sa fille.

M<sup>lle</sup>. *Clara.*

M. GÉRARD, vieux militaire, propriétaire  
de la maison de Jeanne d'Arc.

M. *Hypolite.*

VICTOR, son filleul, amant de Georgette. M. *Perrin.*

Le Colonel FRANVILLE.

Milord ARTHUR.

} Voyageurs.

M. *Isambert.*

M. *Joly.*

JAQUINET, valet d'auberge.

M. *Justin.*

GUILLAUME, paysan.

M. *Tiphaine.*

Un Procureur.

M. *Remy.*

Villageois et Villageoises.



# LA MAISON DE JEANNE D'ARC,

ANECDOTE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

---

*Le Théâtre représente la place du village de Domremy; à droite, l'auberge de Leblanc, vis-à-vis la vieille maison de Jeanne d'Arc, à côté, un banc de pierre, dans le fond, un peuplier.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LEBLANC, GEORGETTE, VICTOR, JAQUINET.

LEBLANC.

AIR : *Non, non, point de pardon.*

Cessez de m'implorer,  
A vos désirs, je ne saurais me rendre;  
Cessez de m'implorer,  
Sans plus attendre,  
Il faut vous séparer.

VICTOR.

Georgette est à moi.

GEORGETTE.

Victor a ma foi.

ENSEMBLE.

Cédez à nos vœux,  
Faites deux heureux?

VICTOR.

Voyons, sans détour,  
Que faut-il donc pour  
Vaincre vos refus?

LEBLANC.

Il faut mille écus;  
Cessez de m'implorer, etc.

VICTOR et GEORGETTE.

Pourquoi désespérer,  
Deux jeunes cœurs si bien faits pour s'entendre,  
Pourquoi désespérer  
Deux cœurs que rien ne pourra séparer.

LEBLANC (à Victor.)

Tu es un charmant garçon que j'aime beaucoup ; mais je n'ai pour toute fortune que cette auberge qui tombe en ruines, et je veux un gendre qui relève ma maison.

JAQUINET.

Mille écus ! c'est bien peu de chose. Qu'est-ce qui n'a pas mille écus.... Si je les avais moi , je vous les prêterais tout de suite.

GEORGETTE.

Mon cher petit papa.

VICTOR.

Monsieur Leblanc, voilà sept ans que nous nous aimons.

LEBLANC.

C'est à merveille ; mais on ne vit pas d'amour ; on n'achalande pas une auberge avec de beaux sentimens. Quoique la mienne soit située sur la place de Domremy , à deux pas de la route de Vaucouleurs à Neufchâteau , je suis souvent des semaines sans étrenner.

JAQUINET.

Il y a plus de quinze jours que nous n'avons attrapé un voyageur.

LEBLANC.

Ecoutez , mes enfans , j'ai pitié de votre tendresse , je vous donne un quart d'heure pour faire vos adieux , quinze jours à toi pour trouver de l'argent ; mais ce temps là passé , je n'écoute plus rien , je vous défends de vous revoir , et je séquestre ma fille.

VICTOR.

Renfermer Georgette !

LEBLANC.

Par précaution.

AIR : *Adieu, je vous fais bois charmant.*

L'jardinier , qui dans ses bosquets ,  
Veut conserver une jeun' rose ,  
A de trop grand' chaleurs jamais  
Avec imprudence n' l'expose.  
On sait qu'il ne faut qu'un instant  
Pour causer des malheurs sans nombre.  
Quand le soleil est trop ardent ,  
On doit mettre les fleurs à l'ombre.

Ainsi , c'est entendu.... Jaquinet , reste-là , et que dans un quart d'heure tout soit rentré dans l'ordre.

JAQUINET.

Oui, not' bourgeois.

(*Leblanc rentre.*)

S C E N E I I.

LES MÊMES, hors LEBLANC.

JAQUINET.

C'est y cruel que ce malheur là ne vous soit pas arrivé il y a trente à trente-cinq ans.

VICTOR.

Imbécille, je n'étais pas né.

JAQUINET.

A c'tépoque votre père était joliment à son aise.

VICTOR.

Oui, mais son fils ne lui ressemble pas.

JAQUINET.

C'est égal, je vous aime parce que vous n'en êtes pas plus fier. Vous me ressemblez, je suis toujours le même.

AIR : *Il y a cinquante ans et plus* ( de la Caverne ).

Gny a des gens à qui l's écus  
Font dit ou perdre la tête ;  
J'viendrais rich' comme un Crésus,  
J' n'en s'rais pas (*bis*) moins honnête,  
Si la fortune qui m' maltraite,  
Queuqu' jour m'ouvrait ses deux bras ;  
Je n'suis pourtant qu'une bête,  
Eh ! bien, je ne chang'rais pas.

VICTOR.

C'est à merveille ; mais tu ne fais pas attention...

JAQUINET.

C'est juste, vous n'avez qu'un quart d'heure à jaser, et j'viens de vous manger cinq minutes sans m'en appercevoir.

GEORGETTE.

Le refus de mon père m'a bouleversée à un point...

VICTOR.

Je ne désespère pas encore.

GEORGETTE.

Il n'en démordra pas. Si tu savais comme il est entêté....  
Il tient de moi.

VICTOR.

Que faire ? A quelle ressource recourir ? Mon père ne m'a laissé aucune fortune. Ce bon Gérard, mon parain, qui descend de Jeanne-d'Arc, que j'ai suivi à l'armée, sous les yeux duquel j'ai combattu, n'a d'autres biens que cette chétive chaumière... Allons... j'essayerai. J'irai trouver quelques parents que j'ai dans la capitale... et pour peu que tu m'aimes toujours.

GEORGETTE.

AIR : *Vandeville de la Robe et les Bottes.*

Eh ! n'est-ce pas à cette place  
Que je rugis en te voyant ;  
Regarde : sur ce banc, en face,  
Mon cœur battit en t'écoutant.  
Tu me juras d'être fidelle,  
A l'ombre de ce peuplier.  
Lorsqu'à mon cœur tout te rappelle,  
Comment pourrais-je t'oublier.

VICTOR.

Chère Georgette !

GEORGETTE.

C'est bien plutôt moi qui doit redouter...

VICTOR.

*Même Air.*

Peux-tu craindre mon inconstance,  
Et ne sais-tu pas à ton tour,  
Que cinq ans de guerre et d'absence  
N'ont point affaibli mon amour.  
Ah ! si les attraits de la gloire,  
Dont mon cœur suivit le sentier,  
N'ont pu t'oter de ma mémoire,  
Qui pourra te faire oublier.

JAQUINET. *regardaut sa montre*

Comme ça passe !

GEORGETTE.

Tu me serais fidèle !

JAQUINET.

Dix minutes !!!

VICTOR.

Dès aujourd'hui je quitte le village, je cours à Paris, et je n'en sors que munis de la dot exigée par ton père. Mais au moins qu'un baiser....

( 7 )

(*Il s'approche de Georgette, mais Jaquinet s'avance entr'eux sa montre en main.*)

JAQUINET.

L'heure est passée.

VICTOR.

Encore une minute.

JAQUINET.

Pour vous, et une seconde pour Mademoiselle, pas possible. M. Leblanc n'a donné qu'un quart d'heure, il est consommé.

GEORGETTE.

Mon petit Jaquinet...

JAQUINET.

Il n'y a pas de petit Jaquinet... Je ne connais que mon devoir... Quand vous serez père et mère et que vous aurez une demoiselle, vous serez bien aise d'avoir un garçon de ma sorte.

AIR : *Du Vaud. de la Visite à Bedlam.*

Voyez votre père en moi,  
J'le r'présente en son absence.  
Vous m'devéz obéissance,  
Faut qu'chacun rentre chez soi.

GEORGETTE (*à Victor*).

Ne sois pas longtemps absent,  
Tu vois tout ce qu'il m'en coûte.

VICTOR.

L'hymen au retour m'attend.  
Puis-je m'arrêter en route.

ENSEMBLE.

Amour, dont je suis la loi,  
Amour, prends notre défense,  
Couronne notre constance,  
Je mets mon espoir en toi.

(*Georgette rentre.*)

JAQUINET.

Ma responsabilité est à couvert... J'entends le père Gérard, il vous tiendra compagnie; quant à moi, j'vas sur la grande route guetter une pratique, si par hazard il en passe.

(*Il sort.*)

SCENE III.  
GÉRARD, VICTOR.

GÉRARD.

Ronjour Victor , bonjour garçon.

VICTOR.

Bonjour parrain.

GÉRARD.

Quel ton lamentable tu prends pour me dire ce bonjour-là... Tu ne serais pas plus triste quand tu viendrais me faire tes adieux.

VICTOR.

C'est que précisément je viens vous les faire.

GÉRARD.

Plaisantes-tu?

VICTOR.

Je pars.

GÉRARD.

Quel caprice!

VICTOR.

Ce n'est point un caprice.

GÉRARD.

Comment , mon garçon , est - ce que tu as réellement du chagrin ?

VICTOR.

Oui , père Gérard.

GÉRARD.

Conte-moi ça.

VICTOR.

Je suis amoureux.

GÉRARD.

Ça se passera.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu non , ça ne se passera pas.

GÉRARD.

Bah ! Bah !

AIR : *Tenez , moi je suis un bonhomme.*

Jeune , à l'Amour j' payai ma dette ,  
Mais j' changeais du soir au lendemain ;  
Et jamais pour une fillette ,  
On n' m'a vu prendre de chagrin .  
J'les courtais tout's à la ronde ,  
Et j'eus raison d'faire le vaurien ,  
Car , lorsque j'attrapais la blonde ,  
La brune me le rendait bien .

( 9 )

VICTOR.

Oh! c'est plus sérieux que vous ne pensez.

GÉRARD.

Vraiment!

VICTOR.

Vous connaissez Georgette?

GÉRARD.

Joli brin de fille, pardieu!

VICTOR.

Eh bien! son père me la refuse.

GÉRARD.

Son père te la refuse!.. Attends, attends je vas lui parler, moi!.... Il ignore donc qu'il n'y a pas dans tout le village un garçon plus sage, plus rangé que toi; que je t'ai élevé, que je répondrais de ton honneur, de ta probité; que je t'ai vu par-tout, dans le monde et sur le champ de bataille; que tu m'as sauvé la vie... Hein! sans toi, à ce fameux passage, j'étais du nombre des ci-devant.... Et je dis que tant qu'il y aura une goutte de sang dans ces veines-là, elle t'appartient, mon garçon, elle t'appartient! Ah ça! tu dis donc qu'on te refuse la petite?

VICTOR.

C'est-à-dire que son père approuverait notre amour, si je possédais un millier d'écus.

GÉRARD.

Un millier d'écus! diable! et tu as?

VICTOR.

Rien...

GÉRARD.

Moi pas grand chose, il est impossible de faire mille écus à nous deux.... Et tu aimes donc Georgette?

VICTOR.

Pour la vie.

GÉRARD.

C'est bien long.

VICTOR.

Elle est si bonne, si gentille!

GÉRARD.

Ce n'est pas l'embarras; c'est le portrait de défunt sa mère, qui était bien la meilleure femme!.. Aussi dans le tems, j'étais une des bonnes pratiques du voisin. Quel âge a-t-elle cette petite Georgette?

VICTOR.

Dix-neuf ans.

GÉRARD.

Comme le temps s'en va; je serais son père. Eh bien! mon garçon, il faut l'épouser.

VICTOR.

Je ne demande pas mieux, père Gérard... mais les mille écus?

GÉRARD.

On te les aura.

VICTOR.

Comment cela?

GÉRARD.

Je m'en charge.

VICTOR.

Vous!.. Mais père Gérard, il me semble vous avoir entendu dire que vous ne possédiez qu'une petite rente de 500 francs, votre pension de retraite, et cette maison qui a vu naître la fameuse Jeanne...

GÉRARD.

C'était un fier homme que cette femme-là. J'ai l'avantage d'en descendre indirectement du côté de ses frères, et je suis le dernier rejetton de la tige : après moi, plus rien.

VICTOR.

Je serai peut-être forcé d'en dire autant.

GÉRARD.

Je te garantis le contraire. Dans deux heures, les mille écus seront dans ta poche.

VICTOR.

Vous avez donc un secret?

GÉRARD.

Infaisible, mon garçon.

AIR : *Beaux jours de notre enfance* ( de Jeannot et Colin ).

Que Victor se console,  
Je répons du succès;  
Quand j'donne ma parole,  
Je n'y manque jamais.

VICTOR.

En vos bontés j'espère.

GÉRARD.

Tes vœux seront remplis.  
Je te servis de père,  
Je dois doter mon fils.

ENSEMBLE.

GÉRARD.

Que Victor se console,  
Je répons du succès.  
Quand, etc.

VICTOR.

Oui, Victor se console,  
Et répond du succès.  
Puisqu'à votre parole,  
Vous ne manquez jamais.

## S C E N E I V.

GÉRARD (seul.)

Oh! il l'aime, et l'en priver serait peut-être lui arracher la vie... Brave garçon, tu l'épouseras, je t'en répons... Allons, ma pauvre maisonnette, c'est à toi que je vais avoir recours... c'est toi qui va me procurer le plaisir de cette bonne action. Jeanne elle-même ne saurait m'en blâmer... Mais me séparer de cette maison, abandonner l'héritage de ma famille!

AIR : *Dans sa caverne où tout abonde.*

Ah! c'est sans doute un sacrifice,  
Dont mon cœur saignera longtemps.  
Oui, c'est le plus grand que je puisse  
Offrir à ces pauvres enfans.  
Mais secrètement un' voix me crie :  
On n' compos' point avec l'honneur.  
Gérard, tu dois fair' le bonheur  
D' celui qui t'a sauvé la vie,

( *Il sort* ).

## S C E N E V.

JAQUINET ensuite, LEBLANC.

JAQUINET (*Il arrive clopin clopant.*).

M. Leblanc! M. Leblanc!

LEBLANC.

Eh bien! après, qu'y a-t-il?

JAQUINET.

'Grande nouvelle!.. bonne nouvelle, excellente nouvelle.

LEBLANC.

Qu'est-ce?

JAQUINET.

Une chaise de poste qui vient de verser.

LEBLANC.

Ah! mon Dieu.

JAQUINET.

Je me suis trouvé là, à point nommé pour recevoir les voyageurs... Ils me sont tombés sur les bras, et j'ai versé

aussi comme si j'étais de la voiture , ensuite je me suis relevé et je leur ai indiqué votre auberge.

LEBLANC.

Où sont-ils ces braves gens ?

JAQUINET.

Les voilà ! les voilà ! Par ici , Messieurs , par ici.

S C E N E V I.

LES MÊMES , MILORD ARTHUR , LE COLONEL FRANVILLE.

LEBLANC, *courant au devant d'eux.*

Enchantés , Messieurs , qu'une pareille occasion nous procure l'honneur de votre visite... Ces Messieurs ne sont pas blessés ?..

JAQUINET.

Au contraire, c'est moi...

LE COLONEL.

Je vous remercie ; notre postillon a versé avec une adresse étonnante.

LEBLANC, *à Jaquinet.*

Tu auras soin du postillon.

LE COLONEL.

J'allais à Nancy rejoindre mon régiment. Milord Arthur , riche anglais , qui voyage pour son plaisir , partageait avec moi une excellente chaise de poste , le coquin de postillon a voulu , pour abrégé , prendre des chemins de traverse...

MILORD.

Yes , des petites grandes routes... et nous sommes arrivés par-terre... Comment se appelle cet village ?

LEBLANC.

Milord , c'est Domremy.

LE COLONEL.

La patrie de Jeanne d'Arc !

LEBLANC.

Voilà sa maison.

LE COLONEL.

Sa maison ! (*Il ôte son chapeau*)

MILORD.

Je suis ravi d'avoir cassé le voiture dans cet endroit. Je mettrai lui sur mon tablette de voyage.

LEBLANC.

AIR : *Vaudeville de l'Asthénie.*  
C'est là , c'est dans cette maison  
Que Jeanne d'Arc reçut la vie ;

Je ne puis prononcer son nom  
Sans me sentir l'âme attendrie!  
Joignant la force à la candeur,  
Et le courage à l'innocence,  
Elle conserva son honneur  
Et sauva celui de la France.

MILORD.

Monsieur l'auberge , ayez lé politesse d'envoyer beaucoup d'ouvriers pour reprendre lé chaise de poste.

LEBLANC.

Oui , Milord.

LE COLONEL.

Et vcuillez nous faire préparer deux chambres.

LEBLANC.

Dans un instant , colonel , vous serez satisfait. Jaquinet.

JAQUINET.

Not' bourgeois !

LEBLANC (*bas à Jaquinet*).

Va-t-en , tout doucement , chez le charron , et dis lui d'envoyer son apprenti visiter la voiture de ces Messieurs... Mais qu'il ne se presse pas pour la raccommoder.

JAQUINET.

Ça suffit , not' maître.

(*Il sort.*)

MILORD.

Dépêchez , je vous prie , M. l'hôte.

LEBLANC.

Oui , Milord. (*à part*) Si je pouvais les garder quarante-huit heures ce serait un coup de fortune.

(*Il rentre*)

S C E N E V I I.  
MILORD , LE COLONEL.

MILORD.

C'était donc là que serait naquit lé fameuse Jeanne d'Arc.

LE COLONEL.

Qui consacra son bras à défendre sa patrie , vainquit l'ennemi de son roi , et mourut ensuite.

MILORD.

Je savais... C'était lé faute du temps.

LE COLONEL.

Et des hommes aussi , Milord... D'un côté l'envie , de l'autre la honte d'avoir été vaincus par une femme.

MILORD.

Yes , yes , je savais très-bien , et je regrettai beaucoup fort lé conduite de tout lé monde dans cette occasion.

AIR : *Dans ce salon.*

Après de si nobles travaux,  
On vint l'accuser de magie.  
Des juges....

LE COLONEL.

Dites des bourreaux,  
Couvrirent son nom d'infamie.

MILORD.

Ce fut sans doute un grand forfait  
Pour le France et pour l'Angleterre.  
Nous rougissons de l'avoir fait.

LE COLONEL.

D'autres de l'avoir laissé faire.

MILORD.

Jé donnerais le moitié de mon fortune, pour que le Jeanne  
d'Arc il soyait morte sur le champ de bataille

LE COLONEL.

Je le crois Milord.

MILORD *regarde si personne ne l'entend.*

Jé n'étais pas comme cet autre !... jé aimé les Français  
tout plein.

LE COLONEL.

Ce sentiment là vous fait honneur, Milord.

MILORD.

Ils étaient joyeux, francs, aimables..... C'était un tout  
autre caractère que nous.

AIR : *Du Fleuve de la vie.*

L'Anglais sagement se gouverne :  
Et sachant le prix d'un instant,  
Passe le jour à le taverne,  
Et fait l'Amour argent comptant.  
Puis, quand trop de plaisir l'eunuie,  
Il prend son parti froidement,  
Et dans le Tarnaise il descend  
Le fleuve de la vie.

LE COLONEL.

Au-dessus de ses destinées,  
Bravant le malheur en chantant ;  
Donnant à l'honneur ses journées,  
Au plaisir donnant un instant.  
Pour sa belle ou pour sa patrie,  
Prêt à vivre, à mourir gaiement,  
Voilà comme un Français descend  
Le fleuve de la vie.

MILORD.

Jé aimais mieux descendre à le française.

LE COLONEL.

La chute est plus douce et le voyage moins triste.

MILORD.

Yes, yes, avant de retourner moi dans lé Angleterre, jé avais le dessein de promener moi partoute lé France et jé avais dans mon poche toutes les villes que jé voulais considérer.

LE COLONEL.

Il en est peu, Milord, qui ne vous fournissent quelques matériaux pour votre journal de voyage.

MILORD.

Vous croyez.

LE COLONEL.

Je vous le garantis.

MILORD.

D U O.

Colonel, grâces à la paix,  
Je m'en vais faire connaissance  
Avec ce beau pays de France.

LE COLONEL.

Milord, profitez de la paix,  
Afin de faire connaissance  
Avec le beau pays de France.

MILORD.

Je suis arrivé par Calais.

LE COLONEL.

D'un grand dévouement il s'honore.

MILORD.

Je dois voir Pau.

LE COLONEL.

Du Béarnais

Le berceau s'y conserve encore.

MILORD.

J'ai sur mes nottes Orléans.

LE COLONEL.

Où s'illustra notre guerrière.

MILORD.

Lille!

LE COLONEL.

Catinat, à seize ans,

Y vint commencer sa carrière.

MILORD.

Rouen.

LE COLONEL.

Il a donné le jour

Au plus illustre des Corneille.

MILORD.

Ensuite Beauvais.

LE COLONEL.

A son tour

Jeanne Hachette y fit des merveilles.

MILORD.

Je compte visiter plus tard.

Dunkerque.

LE COLONEL.

Où pour l'honneur de la marine,

Naquit le célèbre Jean Bart.

MILORD.

Sur mes tablettes, quelque part,

J'ai le nom de Mézière.

LE COLONEL.

Où s'illustra Bayard.

MILORD.

Celui de La Ferté.

LE COLONEL.

Le berceau de Racine.

MILORD.

De Nantes....

LE COLONEL.

Fameux par l'édit

Que donna le bon Henri Quatre.

MILORD.

Fontenoy.

LE COLONEL.

L'Anglais s'y battit,

Ou disons mieux, s'y laissa battre.

MILORD.

Je dois m'arrêter à Dijon,

A Cambray.

LE COLONEL.

Du bon Fénelon,

Un noble monument rappelle

La modestie et le grand nom.

MILORD.

A Mantes!

LE COLONEL.

Tout près, Gabrielle

Y naquit dit-on pour l'Amour.

MILORD.

Je me dirige vers Strasbourg.

LE COLONEL.

Kléber l'a rendue immortelle.

MILORD.

Puis vers Ferney.

LE COLONEL.

L'heureux séjour  
Longtemps embelli par Voltaire.

MILORD.

Puis à Fontainebleau, j'espère  
Pouvoir m'arrêter quelque jour.

LE COLONEL.

Après une immortelle vie,  
C'est là que Condé vint mourir.

Vous le voyez, dans ma patrie,  
Que vous désirez parcourir,  
Chaque ville offre un souvenir  
D'amour, de gloire et de génie.

ENSEMBLE.

Oui je le vois, dans la patrie,  
Que je m'appête à parcourir, etc.

MILORD.

A propos de milord Voltaire, il s'était émusé à faire une bédinerie sur lé Jeanne-d'Arc. Il traitait fort mal les Anglais, il faisait toujours des vilaines de nous... et ce n'était pas beau de lui.

### S C E N E V I I I .

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Messieurs, vos appartemens sont prêts.

MILORD.

Voilà une jeune fille qui avait je parie lé cœur plus tendre  
qué lé Jeanne d'Arc.

GEORGETTE.

Milord, c'est selon.

MILORD.

Voyez-vous.

GEORGETTE.

D'abord je suis Française.

MILORD.

Vous êtes beaucoup, fort, trop jolie pour que ça ne se  
devine pas.

GEORGETTE.

Et en cette qualité-là, je ne suis pas tendre pour tout le  
monde.

MILORD.

Oh ! le petit ange diabolique.

LE COLONEL.

AIR : *De Julie.*

De la vaillance, heureux modèle,  
Jeanne d'Arc releva les lys ;  
Et nos jeunes filles comme elle,  
Chérissent toujours leur pays.  
On les verrait, en dépit de leur âge,  
S'illustrer au sein des combats ;  
Et de Jeanne suivre les pas....  
S'il ne fallait que son courage.

MILORD.

Yes, yes, je comprenais... Miss je étais dans l'enchantement d'avoir fait le chûte dans ce village.

LE COLONEL.

Comment donc, Milord, de la galanterie.

MILORD.

Yes, yes, je me formais. (*Ils sortent.*)

S C E N E I X.

GEORGETTE seule.

J'ai bien de la peine à croire que Victor soit parti... Il n'a pas eu l'air de me faire ses adieux tout de bon, je ne sais quoi me dit que je le reverrai... Ces amoureux, ils se ressemblent tous ; ils disent toujours je m'en vas, je m'en vas... et Dieu merci ils ne partent jamais.

S C E N E X.

GEORGETTE, JAQUINET.

JAQUINET.

En voilà bien d'un autre à présent.

GEORGETTE.

Encore des voyageurs ?

JAQUINET.

Non, Mademoiselle, oh ! nous en voilà pour longtemps ; mais c'est leur voiture, elle est dans un joli état.

GEORGETTE.

Comment ?

JAQUINET.

Elle n'avait presque rien ; mais depuis que le charon y a mis la main, elle n'est plus reconnaissable, il en a fait je ne sais combien de morceaux.

GEORGETTE.

Ces étrangers vont être désolés !

JAQUINET.

Pas du tout, Mademoiselle, ils auront pour s'égayer....  
l'adjudication.

GEORGETTE.

Quelle adjudication?

JAQUINET.

Bah ! vous ne savez donc pas la nouvelle?

GEORGETTE.

Quelle nouvelle... explique-toi ?

JAQUINET.

Le père Gérard vend sa maison.

GEORGETTE.

Sa maison!.. mais il n'a que cette chaumière qui n'est  
jamais sortie de sa famille.

JAQUINET.

Elle en sortira aujourd'hui.

GEORGETTE.

Impossible.

JAQUINET.

Ecoutez-donc, Mademoiselle, j'ai pas assez d'esprit pour  
mentir, le père Gérard vend sa maison pas plus tard que ce  
matin, sur la place du village... Tout le monde est invité à  
venir l'acheter; moi aussi, si j'avais de l'argent... Tenez,  
tenez, le voilà lui-même, vous pouvez lui demander si je  
vous ai attrapé d'une syllabe.

GEORGETTE.

C'est bon. (*Elle lui fait signe de rentrer.*) Gérard ven-  
dre la maison de Jeanne d'Arc..... je ne puis revenir de  
ma surprise.

## S C È N E X I.

GEORGETTE, GÉRARD.

GÉRARD.

Pauvre maison ! qui m'aurait dit qu'un jour...

GEORGETTE.

Ah ! mon Dieu, M. Gérard, ce que je viens d'apprendre  
est-il vrai ?

GÉRARD.

Quoi mon enfant...

GEORGETTE.

On prétend que vous vendez?....

GÉRARD.

Eh ! mon Dieu oui.

GEORGETTE.

Vous ne pouvez donc pas faire autrement, M. Gérard?

GÉRARD.

Eh ! mon Dieu non.

GEORGETTE.

Serait-ce le besoin?...

GÉRARD.

De payer un grand service, mon enfant.

GEORGETTE.

Eh bien ! est-ce qu'on ne pourrait pas attendre un peu.

GÉRARD (*souriant*).

Non ; j'ai affaire à des gens très-pressés.

GEORGETTE.

On ne voit que de ces gens-là... mais celui qui vous presse, ignore peut-être le sacrifice que vous voulez faire.

GÉRARD (*vivement*).

Certainement, et je serais bien fâché qu'il s'en doutât.

GEORGETTE.

Eh bien ! j'irai le trouver moi, je le prierai, je le supplierai d'attendre, je lui peindrai le chagrin que vous éprouvez de vous séparer d'un monument ; car c'en est un, qui était le patrimoine de votre famille et l'orgueil de toutes les filles du village... parce qu'enfin cette maison, cela nous faisait de l'honneur, M. Gérard, ça nous faisait beaucoup d'honneur. Si votre Monsieur me refuse, c'est un Monsieur, n'est-ce pas?... J'irai chercher mes bonnes amies ; elles pensent toutes comme moi, et en nous cotisant, peut-être pourrions-nous parvenir...

GÉRARD.

Charmant enfant!..

GEORGETTE.

Ah mon Dieu ! je n'y pensais pas... j'ai votre affaire !.. Combien vous faut-il?

GÉRARD.

Si j'avais mille écus.

GEORGETTE.

Mille écus... Il ne vous faut que cela, bien sûr?

GÉRARD.

Pas davantage.

GEORGETTE.

C'est fort heureux... vous les aurez.

GÉRARD.

Je les aurai?

GEORGETTE.

De Paris.

GÉRARD.

Vrai.

GEORGETTE.

Sûr. Victor, votre filleul que j'aime... ah!.. Il part pour Paris; il va aller trouver des parents qui ne le connaissent pas, mais qui le recevront!.. vous m'entendez bien... ça ne peut pas être autrement!.. ils lui donneront mille écus pour se marier avec moi... nous vous les prêterons, vous garderez votre maison, et nous aurons eu le plaisir d'avoir obligé un brave homme, car c'est un si grand bonheur que d'obliger.

GÉRARD.

Je ne l'ai jamais si bien éprouvée qu'en ce moment.... Mais mon enfant, êtes - vous sûre que Victor obtiendra les mille écus.....

GEORGETTE.

Il le faut bien, puisque papa ne veut consentir à notre mariage qu'à ce prix-là.

GÉRARD.

Et s'il ne les obtenait pas?

GEORGETTE.

Oh! alors tout serait fini pour moi, M. Gérard.

GÉRARD.

Pauvre enfant!

GEORGETTE.

AIR : *Il faut en Observateur.*

Je le sens au fond du cœur,  
Et je vous le répète,  
Sans Victor, point de bonheur  
Pour la pauvre Georgette.  
Aussi d'être à lui,  
Tout m'offre l'assurance.

GÉRARD.

Votre âge est celui  
De l'espérance.

## ENSEMBLE.

GEORGETTE.

Ah! grands Dieux quel serait mon bonheur,  
Si je puis, en consultant mon cœur,  
De Gérard adoucir le malheur,  
De Gérard adoucir le malheur.

GÉRARD.

Tant de vertus, de candeur,  
Ont pénétré mon âme.  
De Victor, sur mon honneur,  
Elle sera la femme.

## SCÈNE XII.

GÉRARD seul.

Si j'avais balancé un instant, comment aurai-je pu résister à ce langage?.. mais trouverai-je mille écus de cette mazure... Nos paysans de Domremy ne sont pas riches... peut-être qu'en considération de ce qu'elle renferme, ils en feront hausser le prix; d'ailleurs je serai là pour pousser, moi : mille écus ou rien... D'abord qu'est-ce que je veux, moi; échanger le bonheur de ces enfans contre cette chaumière qui, depuis quatre cents ans... allons, allons, ne pensons plus à cela... Que me veut cet homme qui sort de chez Leblanc, et qui regarde ma maison... Comment, est-ce qu'il me viendrait déjà des acheteurs de l'étranger?

## SCÈNE XIII.

MILORD ARTHUR, GÉRARD.

MILORD.

M. c'était y vous M. Gérard?

GÉRARD.

C'est moi, Milord.

MILORD.

Vous le propriétaire de la petite maison de campagne?

GÉRARD.

Oui, Milord, et c'est mon unique fortune.

MILORD.

Elle n'était point considérable.

GÉRARD.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Milord, vous le voyez, mon père  
Ne me laissa point en mourant,

De grands biens, une belle terre,  
De bous écus, un rang brillant,  
    Mais ventregué,  
    Il m'a légué,  
Un nom sans tache, un caractère gai;  
    Un esprit franc,  
    Un cœur aimant,  
    Et d'père en fils,  
    Enfin il m'a transmis,  
L'honneur, la probité, l'courage  
    Qu'il avait reçu de ses ayeux,  
Et jusqu'à c'jour j'ai de mon mieux  
    Fait valoir l'héritage.

MILORD.

Jé trouvais moi fort bien dans lé petites maisons, et je  
m'offrais à vous pour acheter lé vôtre.

GÉRARD.

Vous, Milord ?

MILORD.

Yes, jé voulais faire transporter le tombeau de Jeanne  
d'Arc à London pour mon cabinet des curieux.

GÉRARD.

Impossible, Milord.

AIR : *Du Verre.*

Ses cendres reposent ici,  
Sous la garde d'amis fidèles,  
Et de père en fils, dieu merci,  
J'ai l'honneur de veiller sur elles.  
Non Jeanne d'Arc, non, non jamais,  
Tu ne quitteras cette terre,  
Mais d'ton vivant, ah ! comme j'aurais  
Voulu te voir en Angleterre.

MILORD.

Qu'est-ce que ça faisait qu'il y venait après son mort.

GÉRARD.

Ce n'est pas tout à fait la même chose.

MILORD.

Vous accompagnerez si vous voulez.

GÉRARD.

Milord, je suis né en France et je compte y mourir.

MILORD.

AIR : *Rien n'est tel que son pays ( Rustaut ).*

Monsieur Gérard, l'Angleterre  
Est un pays ravissant;  
C'est lé premier pour lé bierre.

Nous avons pour l'agrément,  
Le box et le parlement.  
Pour Londres moi je soupire,  
Même au milieu de Paris.  
On a bien raison de dire  
Rien n'est tel que son pays.

GÉRARD.

La France fut ma patrie :  
Quand j'contemple ses succès ;  
De sa rapide industrie,  
Tous les merveilleux effets ;  
Et sa gloire et ses hauts faits,  
Ses écrivains qu'on admire,  
Ses femmes, ses vins exquis :  
J'crois qu'il m'est permis de dire  
Rien n'est tel que son pays.

MILORD.

Eh ! bien restez... ça n'empêche pas moi de acheter le  
maison .... ! J'offrais à vous cent guinées.

GÉRARD.

Cent louis... Non milord.

MILORD.

Eh ! bien, 200, 300, 500 guinées.

GÉRARD.

Mais c'est une fortune!

MILORD.

Yes, yes, je fésais votre fortune !

GÉRARD.

Douze mille francs pour cette chétive maison !

MILORD.

Je donne à vous tout de suite... Jé avais beaucoup de  
maisons dans mon porte-feuille.

GÉRARD.

Douze mille francs ! Voilà de quoi rendre heureux ces  
chers enfans toute leur vie : cependant je ne sais si je  
dois...

MILORD.

Vous êtes dans le balancement... Eh ! bien je donne à  
vous 800, 1000 guinées pour faire pencher vous tout-à-fait  
de mon côté.

GÉRARD.

Oh ! pour le coup, 24,000 francs... c'est une chose...  
Vous tenez donc beaucoup à cette chaumière, Milord?

( 25 )

MILORD.

Yes.

GÉRARD.

Elle n'est cependant pas....

MILORD.

Je tenais beaucoup.... pour l'effacer.

GÉRARD.

L'abattre....

MILORD.

Oh ! goddem ! jé avais fait lé indiscretion. Jé voulais dire enjoliver, embellir....

GÉRARD.

Milord , il y a des choses qu'on gâte en les embellissant , et ma maison est au nombre de ces choses là.

MILORD.

Mais vous acceptez toujours...

GÉRARD.

Rien Milord.

MILORD.

Les mille guinées....

GÉRARD.

Ne parlons pas de cette monnaie là.

MILORD.

Vous ne pouvez pas refuser.

GÉRARD.

Je vous demande bien pardon, Milord, car je refuse.

MILORD.

C'était un folie ; je forcerai vous dé prendre l'argent que jé offrais..... je ferai condamner vous à accepter lé fortune que je voulais faire pour vous.

GÉRARD.

C'est ce que nous verrons.

MILORD.

Vous verrez.... vous verrez.... je suis entêté beaucoup comme une grande Breton ; personne il vous donnera la moitié de moi... et vous serez obligé dé prendre mon argent.  
( *il sort en colère* ).

GÉRARD.

Votre argent ! non certes.... et je mettrai moi-même le feu....

S C È N E X I V.

GÉRARD, LEBLANC, JAQUINET, tout le village.

CHOEUR.

AIR : *La Loterie est la Chance.*

Le village , en diligence ,  
Accourt pour être présent  
Au marché qui va , je pense ,  
Se conclure dans l'instant.  
Mes amis , sur cette place ,  
La maison va s'adjuger ;  
Empêchons qu'elle ne passe  
Dans les mains d'un étranger.  
Le village , en diligence , etc.

GÉRARD.

Mes amis , forcé , par des circonstances que je dois taire , de  
vendre cette maison . . . .

LEBLANC.

Comment , vous vendez mon vis-à-vis , mais c'est pour  
m'achever.

GÉRARD.

J'ai voulu que cette vente fut publique.

LEBLANC.

Ah ! ça , vous avez donc des raisons . . .

GÉRARD.

Vous les saurez plus tard , père Leblanc , et vous m'ap-  
prouverez.

LEBLANC.

Il est clair que si j'y trouve mon compte . . .

GÉRARD.

AIR : *Vive une Femme de tête.*

Ce qui rend c'te maisonnette  
La plus belle d' ce séjour ,  
Mes amis , c'est la chambrette  
Où Jeanne reçut le jour ,  
Le moindre meuble y retrace  
Quelques grands événemens ,  
Et chaq' chose est à la place  
Qu'elle occupait d'son vivant.  
Au sortir de la cuisine ,  
On voit l'escabeau de bois ,

Où notre jeune héroïne  
Proj'tait ses futurs exploits.  
Le lit est en face d'armoire :  
Un français entre deux draps ,  
N'y rêverait que de gloire ,  
Un autre n'y dormirait pas.  
A côté des habits de bure ,  
Qui couvrent ses attrait ,  
On a suspendu l'armure  
Qui d'gloire couvrit les Français ;  
Et près d'la simple cornette ,  
Qui jadis para son front ,  
On voit l'casque et la sagette  
Qui vengèr'nt plus d'un affront.  
Au-dessous de ce bagage ,  
Est son modest' tablier ,  
Qui du temps et de l'outrage  
Garantit son bouclier.  
Conservés par sa famille ,  
Son épée et ses fuseaux ,  
Retrac'nt une pauvre fille ,  
Et rappellent un héros.

GUILLAUME.

Père Gérard, je n'ai pas grand chose de comptant, mais si vous voulez troquer c'te petite maisonnette contre ma belle métairie de Vaucouleurs, foi de Guillaume, je n'vous demande pas de retour.

GÉRARD.

Brave homme. . . . Il me faut de l'argent.

GRIPON.

J'en offre. . . .

GÉRARD.

M<sup>r</sup>. Gripon, ça ne peut pas vous convenir.

GRIPON.

Pourquoi ça, M. Gérard.

GÉRARD.

Vous n'y seriez pas à votre aise.

GRIPON.

Oui, vous faites le difficile. . . le renchéri, nous verrons ;

nous verrons ce que vous en trouverez; je vous en aurais donné 2000 francs.

GÉRARD.

Deux mille!....

GRIPON.

Vous n'en aurez pas la moitié.

LE COLONEL *qui s'était tenu à l'écart.*

Je vous en offre trois mille, Monsieur.

GÉRARD.

Vous, Monsieur.

LE COLONEL.

Militaire et français, je respecte votre secret et ne chercherai point à pénétrer le motif qui vous force à vous priver de ce noble héritage, trop heureux qu'un hasard, que je bénirai toute ma vie, permette que la maison de Jeanne d'Arc puisse devenir la propriété d'un soldat qui se serait honoré de marcher sur ses traces.

GÉRARD.

Colonel, croyez que ce n'est pas pour une vile spéculation...

LE COLONEL.

J'en suis sûr... Acceptez-vous?

GÉRARD.

J'accepte, Colonel.

## S C È N E X V.

Les Mêmes, MILORD.

MILORD.

AIR : *Au collet, au collet saisissez ce misérable ( de Préville ).*

Me voilà, me voilà !  
Ne terminez pas l'affaire,  
J'ai passé chez le notaire;  
Et Monsieur Gérard, j'espère,  
A présent consentira  
Au marché que je tiens là.

CHOEUR.

Alte là, alte là  
On a terminé l'affaire,

Alte là , alte là ,  
Cette modeste chaumière  
A changé d'propriétaire ,  
Et le village a déjà  
Ratifié ce marché là .

MILORD.

Comment, on avait terminé sans moi.

LE COLONEL.

Oui, Milord, et c'est moi qu'un hasard heureux favorise.

MILORD.

Vous avez acheté le petite maison.

LE COLONEL.

M. Gérard a bien voulu se contenter d'un millier d'écus.

MILORD.

Trois mille francs . . . quand j'é offrais vingt-quatre.

AIR : *Trouvez-vous un parlemeut.*

Monsieur , je suis très fort surpris  
De vos façons dans cette affaire ;  
Je vous offrais mille louis  
Pour cette petite chaumière ,  
Et vous la vendez au rabais ?

GÉRARD.

Milord, quand pour propriétaire  
Je viens d'lui donner un Français,  
J'crois l'avoir vendue à l'enchère.

MILORD.

Sachez donc que j'é aurais donné 5000 guinées.

GÉRARD.

Eh ! Milord, si j'allais dans votre pays et que, sous prétexte de les embellir, je vous offrissè 100, 200, 500 mille francs du tombeau de Nelson ou de celui de Malboroug, me les donneriez-vous ?

MILORD.

Non, non, certes . . . . ce était fort bien.

LE COLONEL.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Par leur valeur , leurs efforts , leur génie ,  
Français , Anglais ont brillé de tout temps ,  
Que chacun d'eux fidèle à sa patrie ,  
De son pays honore les talens .

MILORD.

C'était fort juste, et l'Anglais, jé lé gage,  
De vos héros né serait point jaloux,  
Si le destin dans ce noble partage,  
Nous avait fait aussi riche que vous.

S C È N E Dernière.

VICTOR, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Il n'est pas parti, il... Ah! mon Dieu, est-ce que vous n'avez pas attendu son retour?

GÉRARD.

Vous savez que j'avais affaire à des gens pressés.

GEORGETTE.

Allons, la maison est vendue.

VICTOR.

Vendue!

GÉRARD (à Victor).

Fillot... je t'ai promis qu'avant ce soir tu aurais les mille écus... tu les auras.

VICTOR.

Qui, moi, j'accepterais...

GÉRARD.

Pourquoi pas?

VICTOR.

Après tous les bienfaits dont vous avez comblé ma jeunesse, je consentirais à vous dépouiller.

GÉRARD.

Qu'est-ce que tu parles de bienfaits? Ne t'es-tu pas acquitté mille fois.

VICTOR.

Vous m'avez élevé, instruit.

GÉRARD.

Tais toi! tais toi, ou j'vas dire à tout le monde les belles actions que tu as faites sur le champ de bataille, l'endroit où tu m'as sauvé la vie... Oui, j'ai vendu cette maison pour assurer ton bonheur et celui de cette enfant; mais je l'ai

vendue à un militaire auquel je n'ai pas besoin de dire qu'une des conditions, est que jamais on ne touchera...

LE COLONEL.

Ne suis-je pas Français... J'ai aussi mes arrangements à proposer; j'achète, sous la condition expresse que le mariage des jeunes gens aura lieu dès demain.

LEBLANC.

Rien ne s'y oppose.

LE COLONEL.

Et que M. Gérard restera toute sa vie le gardien de la maison de Jeanne d'Arc.

MILORD.

M. Gérard... vous êtes un brave homme, je serais fâché de en aller moi sans faire plaisir à vous.

GÉRARD.

Eh! bien Milord, restez un mois de plus dans ce village, pour assister à la noce de ces jeunes gens et y prendre une leçon de gaieté française.

MILORD.

Yes, yes, je restai pour rire.

LEBLANC à Gérard.

Un mois... vous êtes un bon voisin.

## V A U D E V I L L E .

GÉRARD.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Milord voulait acheter ma chaumière,  
Pour effacer un souvenir fâcheux;  
J'ai refusé, la chose était tout' claire:  
Nous avons fait notre devoir tous deux.  
Avec raison, en toute circonstance,  
Vous devez agir en Anglais;  
Voilà pourquoi je voudrais bien en France  
Ne voir que des Français.

MILORD.

Chaque pays se distinguait sans doute,  
Par des vertus qu'on pouvait imiter.  
Je m'appliquai pour les saisir en route,  
Et dans London je voulais rapporter

D'un Espagnol le galant caractère ,  
Lé probité d'un Hollandais ,  
D'un Polonais l'humeur vive et légère ,  
Et le cœur d'un Français.

VICTOR.

Ami des arts , favori du génie ,  
Le Français noble , ardent et généreux  
De sa science et de son industrie ,  
A répandu partout les fruits heureux.  
Nul autre peuple à l'éloquente histoire  
N'a légué tant d'illustres faits ;  
Tous les chemins qui mènent à la gloire ,  
Sont couverts de Français.

LE COLONEL.

Pour rappeler tes exploits et ta vie ,  
Jeanne il n'est point besoin de monumens ;  
Les plus fameux sont ternis par l'envie ,  
Et tôt ou tard renversés par le temps.  
De ta valeur reconnaissant l'empire ,  
L'honneur t'éleva pour jamais  
Un monument que rien ne peut détruire  
Dans le cœur des Français.

GEORGETTE.

Pour retracer une action si belle ,  
L'esprit n'eût point à faire de grands frais ;  
Mais moins l'auteur s'écarta du modèle ,  
Plus il a du compter sur son succès.  
Comment la crainte eût-elle ému son âme ,  
Il célébrait dans ses couplets ,  
L'amour , l'honneur , son pays , une femme...  
Et vous êtes Français.

F I N.



S'adresser , pour le Duo , à M. DOCHE , chef d'orchestre  
au Théâtre du Vaudeville.